

Les six mois qui ébranlèrent Louise Bryant

LOUISE BRYANT
Six mois rouges en Russie
Traduit par José Chatroussat
Libertalia 2017 364 p 10 €

Dans la floraison de rééditions et d'ouvrages sur la révolution russe et son anniversaire, les éditions Libertalia ont eu l'excellente initiative de publier l'ouvrage inédit en français de Louise Bryant. Elle était à cette époque la compagne de John Reed, qu'elle l'accompagne dans son séjour en Russie soviétique entre 1917 et 1918. Bien qu'aussi important que le livre de son conjoint, il n'a pas eu la postérité de *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. Celui de Bryant, alors reporter pour *Metropolitan* et *Seven arts* s'étend sur une durée plus longue six mois et, surtout, embrasse l'ensemble des événements de la période. En outre, le couple travaille séparément offrant ainsi un regard distinct l'un de l'autre.

Elle arrive à Petrograd fin août 1917. Immédiatement, Bryant est fascinée par la ville et ses contrastes. Elle décrit minutieusement l'atmosphère les cafés pleins qui ne peuvent rien servir ou presque. Puis, bien sûr, l'atmosphère politique avec l'Institut Smolny, le centre névralgique pour les bolcheviks, le Parlement, détaillant l'ensemble des partis représentés. Très vite dans l'ouvrage arrive la prise du Palais d'hiver, qu'il est intéressant de comparer avec le récit de Reed.

Pro-bolcheviques, Louise Bryant justifie sans sourcilier la dissolution de la constituante. Elle aime les paradoxes et insère dans son récit nombre de portrait plutôt empruntés de sympathie, y compris pour Kerenski. Elle décrit également des scènes de rues, rapporte des morceaux de la vie quotidienne, offrant un document original sur la révolution qui, sans en bouleverser le sens, vient l'illustrer par de fines touches. **S. B.**

Lénine, tragique figure romanesque

MARK ALDANOV
Suicide
Les Syrtis 2017 662 p 27 €

Cet ouvrage pourrait s'inscrire à la suite de Joseph Conrad, *Sous les Yeux de l'Occident*. *Suicide* montre le désarroi de la société russe à la suite de la prise du pouvoir par les bolcheviks.

Mark Aldanov (1886-1957), né dans une famille juive de Kiev, quitte la Russie après avoir assisté plutôt avec sympathie aux bouleversements de l'année 1917. En 1919, il arrive en France. Il s'attache alors à décrire le processus révolutionnaire, d'abord par l'analyse de la Révolution française, avant de proposer des ouvrages sur la révolution russe. Publié à titre posthume en 1958, *Suicide* est un portrait de Lénine qu'Aldanov considère comme le principal artisan du désastre russe mais dont la vie est l'illustration d'une crise collective et de la dépression de la nation russe. Le récit – intitulé roman alors qu'il s'agit plutôt d'une biographie – prend les grands temps de la vie du fondateur du bolchevisme et les met en relation avec les crises que traverse l'Europe à ces mêmes dates. Il invente, c'est là où l'on trouve les éléments romanesques, des scènes de la vie de Lénine. Le héros, quasiment nietzschéen, ne cherche qu'une chose : imposer sa volonté à ses proches. Il fait plier par la seule force de sa volonté l'ensemble de son entourage et plus largement la Russie, plongeant la société vers l'abîme. **SYLVAIN BOULOUQUE**

17, qu'en faire sans histoire ?

OLIVIER BESANCENOT
Que faire de 1917 ?
Une contre-histoire de la révolution russe
Éditions Autrement 2017 197 p 17 €
ROGER MARTELLI
Que reste-t-il de l'Octobre russe ?
Éditions du Croquant 2017 221 p 12 €

Force est de constater que le débat historiographique perdure un siècle plus tard quand bien même les approches « libérale » et « marxiste » [Martin Malia, *Comprendre la Révolution russe*, 1980] ont convergé sur une même lecture des événements, tout en continuant de s'opposer cependant « sur la primauté du paradigme totalitaire » [S. Courtois dans *Le livre noir du communisme*, R. Laffont 1997] pour les uns, et sur l'importance de l'histoire sociale, des approches transversales [Michel Dreyfus dans *Le Siècle des communismes*, 2000] pour les autres. Cela s'explique aussi par la « révolution documentaire » [Nicolas Werth] qu'a constitué l'ouverture des archives de Moscou au début des années 1990, obligeant les uns et les autres à « réviser » leurs hypothèses.

QUE FAIRE DE LA RÉVOLUTION ?

D'autant que leurs approches ont été bousculées par le succès rencontré par l'essai de François Furet, *Le passé d'une illusion* [Robert Laffont, 1995] et surtout par *Le livre noir du communisme* vendu à plus d'un million d'exemplaires dans le monde. Le malaise et l'inconfort de la situation a généré à gauche,

Marc Ferro et les Russes

MARC FERRO
Les Russes. L'esprit d'un peuple
Tallandier 2017 221 p 19,90 €

Marc Ferro a déjà publié de nombreux ouvrages sur l'histoire de la Russie, de l'URSS et des deux guerres mondiales. Cette fois-ci, il entend rendre compte de l'état d'esprit du peuple russe à l'ère Poutine. Dans ce but il remonte aux révolutions du début du 20^e siècle et aux évolutions contrastées qu'a pu connaître la Sainte Russie. Il le fait à partir de son expérience de chercheur en France et surtout sur le terrain en contact avec les milieux soviétiques et russes désormais. Il multiplie les anecdotes significatives, avec un certain humour teinté d'ironie.

Il réhabilite Kerenski au détriment de Lénine. C'est en fait une minorité qui prend le pouvoir en octobre 1917 : elle profite de l'état de guerre et de l'accablement du peuple russe. Face à la terreur blanche, la terreur rouge favorise la fraction la plus dure du mouvement communiste. Avec Staline, c'est un système dictatorial qui s'instaure. Le peuple profite des services que l'État met à sa disposition (santé, éducation, habitat...) et subit sans trop rechigner le poids de la bureaucratie. Le parti peut ainsi imposer son autorité qui, à coup de purges, se confond avec celle de Staline. Le KGB est à la fois le lieu de formation et de sélection des élites du parti. C'est en quelque sorte l'ÉNA du régime, selon Marc Ferro.

Après Kerenski et jusqu'à Gorbatchev, la société russe a vécu l'expérience d'un socialisme prétendument « développé » ou « réel » qui a trahi l'espérance née avec la révolution démocratique. Longtemps cette période a été évacuée de l'histoire : le passé était interdit aux chercheurs comme aux enseignants au profit de l'histoire officielle. Gorbatchev signe la fin de cette période : c'est la transparence désormais. C'est aussi le dégel de la politique et l'ouverture à l'Europe de l'Ouest pour mettre fin à la guerre froide et bâtir « une maison commune ». Mais le peuple russe a du mal à suivre cette désintégra-

Roger Martelli, historien et ancien membre de la direction du PCF, et Olivier Besancenot, un des porte-parole du NPA, entendent contribuer au débat sur octobre 1917. Le premier s'interroge sur l'héritage pour continuer à le dépasser sans l'ensevelir sous les cendres, le second cherche à dissocier le « grain de l'ivraie » pour souligner toute l'actualité de la Révolution. Alors, qu'en est-il ?

dans le champ universitaire et dans le champ politique, la polémique. Les plus engagés sonnent alors le rappel en invitant à « faire front » contre ce qu'ils considèrent aussitôt comme une énième offensive idéologique des « libéraux » visant à « désespérer Billancourt », à porter atteinte à la force d'attraction de LA révolution russe elle-même qui, malgré les génocides, les déportations, les camps de concentrations, les exécutions de masse à mettre qu'au compte du seul stalinisme, demeurerait un possible souhaitable.

À l'étape actuelle de son propre parcours intellectuel, Roger Martelli propose une relecture critique du bolchevisme, de la pensée de Lénine, et une mise en lumière dans laquelle le contexte et la force des choses ne servent plus seuls à expliquer les dérives, voire à repérer dans les années 1918-1924 les prodromes du stalinisme. Là où Olivier Besancenot échoue à écrire « cette contre-histoire » qui promettait d'être stimulante tant il élague tout ce qui, dans l'apport historiographique de Marc Ferro, auquel il se réfère exclusivement, vient contredire sa lecture de la Révolution russe en général et d'Octobre 1917 en particulier, Roger Martelli parvient – certes au bout de mille et une *circonvolutions* – à faire la critique de l'exercice du pouvoir des bolcheviks sans « passer de l'autre côté de la barricade ».

(R)ÉVOLUTION INACHEVÉE

Il y a bien une évolution notable dans l'approche trotskyste que défend Olivier Besancenot. Mais, il aurait dû porter plus d'attention aux travaux sur la répression dont sont victimes les anarchistes de la part des bolcheviks. Certes l'écrasement de l'insurrection de Cronstadt n'est plus considéré comme « une tragique nécessité » [Trotsky, 1940] mais comme une « terrible » et une « sanglante » répression, mais l'historien-militant ne met pas en perspective le rapport entre bolchevisme et anarchisme russe et ne l'examine pas à l'aune de l'histoire de leur relations de 1905 à 1921. Il se refuse toujours à voir dans octobre 17 un coup d'État ou un « putsch » [Guillaume Davranche, *Alternative Libertaire* juillet-août 2017] préparé, organisé et réussi par Lénine, Trotsky et les bolcheviks. Une lecture approfondie aurait pu le conduire à l'admettre d'autant plus facilement que Marc Ferro et avec lui tous les historiens ne sont reconnus ni dissociés pas ce coup d'État « de la tendance à l'hégémonie du parti bolchevik » [Sabine Dullin, *Le Siècle des communismes*, 2000] des conceptions défendues par Lénine [Marc Ferro, 1977] vis-à-vis des autres tendances soviétistes et révolutionnaires, toutes acquises, fortes de leur assise sociale dans les principales villes de Russie, à l'idée de renverser le gouvernement provisoire.

Ce sont bien les conditions de la prise du pouvoir et de son exercice par Lénine et les bolcheviks et la dictature politique exercée à l'encontre des soutiens même de la Révolution qui conduisent rapidement les anarchistes et les socialistes-révolutionnaires russes à devenir des opposants au régime bolchevik. Cette opposition permettant à Staline de renforcer sa position y compris contre Lénine dans les années 1921-1922, et de s'emparer du pouvoir sans coup d'État ni putsch et d'engager l'expérience soviétique révolutionnaire dans la voie de la dictature totalitaire que l'on connaît. Bref faire de l'histoire c'est rendre compte de la complexité de l'événement, comprendre la force du mythe et de la réalité, pour donner encore plus de force à l'histoire critique. **ÉRIC LAFON**

EXPOSITION 3

Et 17 devient Révolution

Jusqu'au 18 février 2018. **BDIC - Hôtel des Invalides**, 129, rue de Grenelle, 75007 Paris.
Tel : 07 60 98 10 38. – Tous les jours sauf jours fériés de 10 h à 17 h. Tarif : 5 € / Catalogue : 240 p, 200 illustrations, 29 €

Les commissaires de cette exposition (Carole Ajam, Alain Blum, Sophie Coeur, Sabine Dullin, qui ont dirigé le catalogue reprenant les grandes thématiques de l'exposition), ont fait appel aux riches collections de la BDIC, à des bibliothèques et musée russes, à des collectionneurs pour offrir aux visiteurs une plongée dans les révolutions et les événements qui secouent la Russie entre 1917 et 1920. Affiches, tracts, revues, objets, tableaux, manuscrits, photographies, films d'époque présentent tous les acteurs en présence en Russie : le Tsar et sa famille, Kerenski, Lénine, Trotsky, des soldats, des blancs, des rouges, des prisonniers de tous bords. L'exposition suscite des réflexions sur les jeux d'influences des artistes. À côté des affiches de propagande de Dimitri Moor, dans la dernière (petite) salle consacrée aux commémorations de la révolution (d'octobre), celle d'El Lissitzky « *Battez les blancs avec le coin rouge* » (1920) ouvre sur d'autres révolutions graphiques. Une exposition dense. **F. C.**